LE COURAGEUX MOURRA DANS LA BATAILLE

Extrait de la publication

Du même auteur

Crack
Seuil, 2008
et « Points », n° P2837

Extrait de la publication

TRISTAN JORDIS

LE COURAGEUX MOURRA DANS LA BATAILLE

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-108262-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À Aliya, Naguib, Adel, et tous les autres

Extrait de la publication

I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Arrivée au Caire.

Dans la vaste salle en marbre de l'aéroport, quelques touristes flânent, attendant leurs valises. La ville est là, toute proche, colossale et inconnue. Le dépaysement réveille des angoisses enfantines, comme la peur du noir qui étouffe lentement. Le cœur bat fort, en tonalité sourde et appuyée.

Dehors quoi ? Un type m'alpague pour le taxi, donne le prix, quatre-vingts pounds (dix euros). Bon.

Au contrôle, il passe devant tout le monde. Le douanier ne regarde même pas mon passeport, qu'il lui tend. Dans le grand hall, des hommes, des centaines, massés là, attendent le chaland. Ils semblent appartenir à une même galaxie sombre et imprévisible. Plus de femmes. Le monopole sexuel de l'espace définit les distances. Il est tard. On m'a passé à un autre gars. Petit, trapu, l'œil plus vif que son collègue. On sort de l'aéroport. Nuit douce et étoilée au-dessus du complexe énorme. Désert. Devant le calme dissimulant la tempête de mes craintes, le nouveau gars cherche à augmenter le tarif. Quatre-vingt-dix, hein ? Négociation.

La voiture démarre. Le bonhomme conduit en bolide, aussi impulsif que sa prestance est solide. Une bagnole de flics lui fait signe de s'arrêter, il s'écarte et passe en trombe en faisant un geste par la portière. Un hurleur professionnel détaille un match de foot à la radio. On va passer le péage.

Deuxième embrouille, avec le péagiste, pas de caillasse à lâcher. Les décibels montent, pression en flèche, et la barrière s'élève. *Donkey*, lâche-t-il, un sourire de poids lourd facétieux sur les lèvres.

Et maintenant, c'est parti. Sur les grands axes du Caire commence la course-poursuite à coups de klaxon. Ça l'anime comme un gosse, mieux qu'un jeu vidéo, du vrai contact, chaque voiture devant la sienne va se faire coller, renifler, presser, harceler, assourdir : obligation de dégager devant le ténor mécanique. La radio continue de s'exciter. On passe devant un stade illuminé. Il me fait signe que c'est ici que tout se joue. Ah, ok. Haha ! il bondit sur son siège. Dare-dare, navette à l'assaut du monde. C'est la plus grande mégalopole arabe qui s'ouvre devant nous. Tourbillon de la circulation, euphorie du mouvement, mais, attention, chaque routard défend son style, trajectoire personnifiée. La ville sombre se laisse deviner par des zones lumineuses où des restaurants, des cafés, des magasins s'efforcent d'égailler la nuit. La ville : elle apparaît d'abord comme un ensemble de rectangles verticaux en béton découpés par de petites fenêtres. Ces immeubles, standard absolu du fonctionnalisme, se succèdent, un peu décrépis, abritant à leur base le luxe commun : concessionnaires automobiles et magasins de vêtements. Puis le périphérique s'élève, devient comme un tapis roulant qui traverse des couloirs gigantesques, boulevards obscurs bordés de tours et de bâtiments aux formes cubiques s'étalant vers un horizon mystérieux. Devant, sur la droite, une magnifique mosquée chapeautée d'un imposant dôme coloré lance deux fines flèches sculptées au diamètre symétriquement variable, entourées de cercles phosphorescents jaunes et verts, si hautes que je dois me pencher par la portière pour apercevoir leur extrémité qui vise la voûte lointaine des étoiles. Quelque cent mètres plus loin, une autre mosquée, plus modeste, s'élève en tirets vert fluorescent tracés comme des lasers le

Extrait de la publication

long de ses minarets. Moins belle, son originalité est dans l'espace intermédiaire qu'elle permet d'imaginer entre les croyances, les rites ancestraux, et les visions fantastiques d'un âge futuriste où l'on s'attendrait à voir s'envoler la voiture. Au moment même où la circulation perd de sa densité, le périphérique monte, les alentours s'assombrissent jusqu'à s'effacer et, soudain, après un long virage, apparaissent une tour de fortification d'une épaisseur énorme et des remparts à l'abri desquels une citadelle impose le souvenir de sa puissance passée. Encore quelques kilomètres de nuit : perchée en haut d'une colline, une mosquée féerique, tout illuminée, dont le dôme bleu repose sur une colonnade et qui semble flotter en état d'apesanteur, domine le paysage. Derrière elle, étagé sur une pente, un ensemble de minarets de forme conique s'entremêlent ; recouverts de lumières vives, rouges, vert clair, jaunes. Une inquiétante impression de liberté chaotique, de mouvements saccadés qui traduisent à ce moment précis la confusion des époques.

Le mirage s'éloigne dans le rétroviseur, déjà une hallucination du souvenir. On s'enfonce dans un quartier qui paraît bien réel en contraste : café, jeu de dames sur un tabouret entre plusieurs bonshommes à côté d'une échoppe, magasins de téléphonie scintillants, vitrines mirifiques pour besoins et soucis en tout genre, à toute heure de la nuit. Le décor semble bouger sur place, dense, ralenti et compact. C'est tranquille ici, familier, un coin de rue connu et partagé. Rien de lointain, sauf pour l'étranger plongé dans une eau nouvelle et singulièrement peuplée. Du grand axe par lequel on arrive partent, perpendiculaires, des foisons de petites rues où la vie, les activités, les trafics et magouilles de toutes sortes semblent devenir plus confidentiels à mesure qu'on avance. Le mastard chauffeur me demande le numéro de téléphone de mon hôte, qui ne répond pas. On se met à tourner au ralenti, passant à côté

Extrait de la publication

d'une petite mosquée de quartier où discutent des vieux en djellabas munis de leurs grosses lunettes de soleil. Et puis un marchand de fruits à la sauvette sur le triangle surélevé qui sépare une petite bretelle du grand axe. Le taxi s'arrête, demande le nom de la rue. On tourne dans un chemin de terre. Parvenus à l'extrémité, on essaie un autre numéro. C'est bon. Alors que je paie, le chauffeur perd son sourire débonnaire et se fait menaçant sur les chiffres, me traite de pingre, lui qu'a cinq enfants et qui clope comme quatre, au prix des tiges aujourd'hui mon pourboire, c'est pas plus d'un paquet, et son portable qu'il a mis à mon service, l'ingratitude… Sans me démonter, le regardant droit dans les yeux, *I'm generous man, look*, je t'en donne plus que le prix convenu… Deux minutes, tranché, et il redevient limpide, me serrant la main avec un sourire de connivence. Je monte un escalier à la poussière antique, ondes de sable étalées sur les marches, autant de traces de la vie qui monte et qui descend au long de la journée. Mais maintenant la cage d'escalier ronfle profondément dans un silence éclairé par le seul quart de lune qui pénètre au travers des persiennes métalliques.

Au deuxième étage m'attend Naguib, un demi-joint à la bouche. Il vient de se réveiller. Il me serre affectueusement dans ses bras en guise de bienvenue. Je pénètre dans une vaste entrée illuminée par une ampoule nue qui jette une lumière chirurgicale, agressive, sur le sol blanc et sale. Une grande table contre le mur, couverte de livres. Il m'indique la chambre, une pièce avec un grand lit dans un coin, un bureau à côté de la porte et tous les murs occupés par des étagères et des livres, des livres, des livres partout, et des piles de cassettes enregistrées. C'est toute l'histoire égyptienne qui est là, dans son appartement.

Je lui demande, tu aimes bien lire ?

Oui, des livres de poésie, de philosophie…

De politique aussi ?

Extrait de la publication

Non, la politique, c'est dans la rue. Je ne parle pas très bien français, mais j'ai une amie qui parle bien, elle va venir ce soir…

Par l'ouverture de la porte apparaît la tête d'une femme d'une soixantaine d'années, elle dit bonjour en arabe, puis entre, suivie de sa fille, jolie, à l'expression volontaire, et de son gendre, doux et effacé.

Nous passons dans le salon rectangulaire, aux murs tapissés de livres et de cassettes. Deux canapés face à face, des sièges à chaque bout et de petites tables basses au centre. Au fond, juste à côté de la porte, une grande table couverte de cassettes et de livres, avec un petit transistor.

Alors vous êtes Français ? me dit la femme.

Oui.

Et quel est votre projet exactement ?

Trouver et raconter des histoires au sujet du Caire, de ce qui s'est passé place Tahrir.

Un peu comme un sociologue ?

Pourquoi pas ?

Entre un petit homme plus âgé, portant un costume bien taillé. Naguib circule, serein, l'air ailleurs, slalomant entre ses invités, leur distribuant du haschich, roulant les joints dans sa chambre. Soudain son regard s'allume et, ironique, il me présente le petit bonhomme élégant en s'écriant, c'est notre chef. L'autre salue tout le monde, rapide et supérieur. C'est un politicien, George Ishaq, qui dirige un mouvement d'opposition connu, ÇA SUFFIT, lequel fit pas mal de bruit avant la révolution. Il revient d'Éthiopie où il était parti avec une délégation officielle pour résoudre le conflit sur le Nil qui oppose les deux pays. Il s'exprime avec verve, visage rond, regard acéré, nez fin tombant sur des lèvres souriantes, charnues, où s'inscrit sa constante certitude de dominer.

Extrait de la publication

Ça dure. Naguib va, vient, alterne Beethoven, Schubert et Chopin sur le lecteur de cassettes. Arrivent une femme et son fils, un grand maigre de 19 ans, Youssouf.

Dès son entrée, le jeune homme se rend dans la chambre de Naguib. Il revient avec un bon morceau de haschich, se met à effriter quatre cigarettes, place le morceau de shit dans un papier aluminium, le chauffe et mélange le tout dans une assiette. Et voilà que tout ce monde fume, boit et discute sur un fond de Chopin. Dehors, derrière un terrain vague, deux tours sombres dominent la vue qu'on a de la fenêtre. Sur un balcon, à la lueur d'une ampoule blafarde, comme sur une petite scène de théâtre, une femme étend son linge patiemment.

Une discussion entre Youssouf et moi s'engage sur le shit. Il me raconte qu'en Égypte la diffusion du haschich a toujours été contrôlée par le pouvoir. En fonction de la conjoncture sociale et économique, pour calmer le peuple, il faisait varier les quantités mises sur le marché et donc les prix. Il y a trois ans environ, le pouvoir a coupé les vannes d'alimentation et le haschich a presque disparu. Impossible d'en trouver. On a noté des tensions grandissantes dans le climat social. En voyant l'agressivité monter, la contestation pointer le nez, le pouvoir a pu mesurer l'effet concret qu'avait le haschich sur la population. Alors, il a commencé à introduire de l'héroïne marron, de la « brown », sur le marché. Sa consommation a rapidement supplanté celle du haschich. Les prix du gramme de brown étaient à environ cent cinquante pounds (dix-huit euros), celui d'une barrette de cinq grammes de haschich d'environ cent trente pounds (seize euros).

Beaucoup de gens qui fumaient du haschich sont tombés dans l'héroïne, surtout les jeunes. Moi aussi, je me suis laissé prendre. J'en ai consommé pas mal mais j'ai vu à quel point c'était dangereux et, dès que le haschich

est revenu sur le marché, je suis retourné vite fait à mes vieilles habitudes, conclue-t-il.

George Ishaq s'est lancé dans l'analyse politique du moment. Youssouf partage son opinion. C'est une phase de transition. Le remède, c'est le temps. Seul le temps permettra de construire un mode de gouvernement viable en Égypte. Bien gazé par le shit, les yeux mi-clos et les neurones qui crépitent de plaisir, Youssouf me dit que ça fait plus de quatre mille ans, depuis les pharaons jusqu'aux raïs, qu'ils subissent la tyrannie des chefs. On ne va pas apprendre la démocratie en deux mois. Il faudra bien cinq ou six ans.

Un grand type bien habillé, d'une quarantaine d'années, a fait son entrée. Yani. Il s'installe, souriant, prend une bière, attend une brèche dans la conversation, et c'est parti. Le voilà lancé dans un long discours, tandis que George Ishaq s'endort à moitié.

Au bout d'un moment, Yani s'adresse à moi : vous voyez, Youssouf, il a fait la révolution, mais elle, sa mère, c'est la maman de la révolution. Notre génération a mené les premiers mouvements d'opposition pour défendre les libertés dans les années soixante, dit-elle. Cette culture de la contestation, ce réflexe de se battre pour que nos droits élémentaires soient reconnus et respectés, on l'a transmis à nos enfants, ils ont grandi avec, et aujourd'hui, c'est eux qui font la révolution presque quarante ans après nous.

La mère de Youssouf prend le joint que lui tend son fils et fume quelques bouffées. Elle commence à me parler en anglais : quand j'avais 20 ans, j'ai fait un an de prison pour avoir appartenu à un groupe politique subversif. Souvent, je finissais au poste. Ma mère venait me chercher et, quand elle me ramenait chez nous, elle me prenait les cheveux au niveau de la nuque, me baissait la tête et me frappait le crâne comme ça, longtemps, chaque jour, pendant des semaines, je ne me souviens même plus combien

de temps ça durait. Mais moi, je n'ai jamais appris ça à mon fils. Je lui ai transmis les mêmes valeurs que celles de ma jeunesse. Et lui s'y est identifié.

Youssouf la regarde affectueusement en tirant sur un autre joint, qui tourne. Elle poursuit :

Il y a eu plusieurs étapes importantes : le printemps du Caire en 2005. Youssouf avait 14 ans. Il nous a vus sortir avec Yani, George et d'autres amis pour rejoindre la foule qui envahissait les rues. La répression a été immédiate.

Là, interrompt Youssouf, je me suis rendu compte que ma mère avait risqué sa vie, des gens s'étaient fait tuer. Je me suis promis qu'à la prochaine vague de révolte ce serait mon tour, je serai en première ligne.

À l'automne 2010, reprend sa mère, tout allait de plus en plus mal, la hausse des prix et l'augmentation du chômage ont entraîné de nombreuses manifestations. Des réseaux de militants avaient commencé à mobiliser la population pour sortir dans la rue. C'était dangereux, et les gens hésitaient à suivre. Puis, durant toute la campagne des élections législatives, les partis d'opposition ont été muselés, leurs meetings entravés par la police et, le 8 décembre 2010, le jour du vote, la fraude a été si flagrante que, trois jours plus tard, une énorme manifestation a conforté la population dans son sentiment de révolte et d'unité. Le 31 décembre 2010, une bombe a fait un carnage devant une église copte à Alexandrie. Personne ne savait qui était derrière l'attentat, mais la communauté copte, qui avait toujours soutenu Moubarak, s'est retournée contre lui et les Égyptiens se sont sentis solidaires de leur douleur.

Quand toute la population est entrée dans un processus sans retour, à partir du 25 janvier, j'ai reconnu dans la détermination de mon fils, de ses amis et de beaucoup de jeunes l'esprit critique qu'on leur avait transmis, la culture de la contestation et de la liberté que nous avions toujours défendue. Mais là, tout a été plus vite et plus violent. Les

Extrait de la publication

gens ne lâchaient rien, malgré les morts, les blessés, ils revenaient toujours plus nombreux. Le 25 janvier, un enfant de 13 ans est venu à l'hôpital pour se faire recoudre la tête. On lui a fait treize points de suture et il est retourné place Tahrir, directement. Le lendemain, le chirurgien qui l'avait recousu l'a vu revenir sur une civière, mort, une balle dans la tête ; il s'est effondré dans les bras des médecins et des infirmiers qui étaient autour de lui en leur racontant l'histoire de ce jeune qui s'était battu avec tant d'acharnement pour notre pays, pour notre liberté. Le vendredi 28, tout l'hôpital, chaque médecin, infirmier, chirurgien, tous, ils sont partis place Tahrir pour soutenir le mouvement et soigner les blessés.

Le soir où je suis venue pour voir Youssouf, j'ai vu trois adolescents morts, tués par balle. J'ai eu peur, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Marche arrière, l'enfermer, renier ce pourquoi je me suis toujours battue ? C'était le même combat que nous avions mené autrefois. L'empêcher de se joindre aux opposants sur la place revenait à trahir ma jeunesse et notre espoir en l'avenir. Parce qu'il n'y avait plus d'avenir pour eux, plus rien. Nous avons dû échouer en chemin. Maintenant, c'est eux qui revendiquaient le droit de vivre et de rêver. Leur lutte, c'était vingt ans d'espoir qu'on avait nourri en vain et qui nous rongeait lentement de frustration, et voici qu'ils réalisaient cette espérance. Les gens se faisaient tirer dessus comme des lapins, surtout les jeunes, plus téméraires, qui étaient une cible privilégiée de la police. Les policiers tiraient dans l'entrejambe, la tête ou le dos, lorsque la foule se repliait. Je suis médecin, et j'ai vu les cadavres défiler. J'essayais de sauver les blessés en me demandant si le prochain mort ou le prochain jeune agonisant qu'on amènerait ne serait pas mon fils. Et puis, ils se succédaient tellement vite qu'on ne réfléchissait plus. Il ne fallait pas, et tous ces enfants morts, quand on n'en pouvait plus et qu'on se mettait à pleurer,

Extrait de la publication

on les pleurait comme si c'étaient les nôtres. C'est le prix à payer : il n'y a pas le choix, même si votre enfant doit mourir. Et ils étaient prêts à mourir, tout le monde était prêt, sinon rien n'aurait changé.

Elle caresse la joue de son fils, qui rigole.

Il fallait les voir, ils dormaient tous attachés, ils s'empruntaient un bout de bras ou de jambe pour faire oreiller.

En janvier, il caillait, mon gars, se souvient Youssouf. Y'en avait quelques-uns, pas beaucoup, qui avaient des couvertures. On leur demandait de nous les prêter, une ou deux heures déjà, c'était un luxe. On pouvait pas trop aller en chercher parce que, si on nous voyait nous approcher de la place avec une couverture, en revenant on risquait de se faire tirer dessus, arrêter ou attaquer par ceux qui voulaient casser le mouvement. La place était régulièrement attaquée, il fallait se défendre, rester là pour soutenir les positions.

Et maintenant ? je demande.

On est encore là, mais on croit pas trop dans les partis, il n'y en a aucun qui fait vraiment la différence. Ils parlent surtout dans le vide, peu de choses concrètes. Moi et les gens qui étaient sur la place et que je connais, on n'aime pas trop la politique, on n'a pas tellement envie de s'en mêler.

Si tu ne t'occupes pas de politique, c'est la politique qui va s'occuper de toi.

Ouais, c'est sûr, mais ce qu'on a vécu, c'était terrible et magnifique, et maintenant, si on rentre dans les affaires de pouvoir et de politique, ça ressemble à une trahison.

Dans cet appartement du Vieux Caire où la poussière et les livres se disputent la matérialité du temps, ces vieilles connaissances qui parlent révolution, un peu de haschich, une ou deux bières sur un crachotement de musique clas-

sique – tout cela rend soudain manifestes les signes d'une civilisation ancienne. Chaque détail, depuis la conversation jusqu'à la nourriture qui trône sur la grande table de l'entrée, se gonfle de magie et conduit, comme une lanterne dans le brouillard, vers une nouvelle page de l'histoire, enclenchée avec beaucoup de courage et de sang.

Extrait de la publication

Réveil, réflexion sur la distance vertigineuse qui sépare l'information abstraite, habillée avec l'émotion bon marché des médias, de l'information transmise directement par un individu qui a vécu la réalité en question. Celle-là prend corps, s'enracine, s'impose comme vérité émotionnelle.

Sur l'échelle sociale d'un mouvement de cette ampleur, comment se vit une lutte pareille ? Comment la société se vit-elle elle-même, à quelle redéfinition et nouvelle représentation d'elle-même arrive-t-elle ?

Est-ce que, moi, j'aurais eu le courage de continuer avec des amis morts, blessés, disparus chaque jour ? Et quels en sont les différents impacts sur les couches de la société ? Et que représente la chute de Moubarak ?

Traversée du Nil. Vue directe de la ville. Les tours de grands hôtels bordent les rives – des touffes drues, mégalomaniaques, qui s'affrontent dans les hauteurs. La rive du fleuve, une masse d'eau grise colossale, si puissante qu'on comprend – évidence massive – qu'elle ait pu déterminer depuis toujours la vie de la région, est parsemée de jardins de palmiers, d'enclos verts et fleuris, telle une coquette respiration végétale au milieu de la constante bataille automobile. Les bateaux restaurants complètent le panorama du luxe international, *easy going*, gens du monde, chez eux partout, aussi bien là que dans l'aménagement feu-

Extrait de la publication

ce contexte de grande misère, les démarches caritatives et le discours idéologique radical des salafistes suscitent une sympathie grandissante. Ils concurrencent ainsi les Frères musulmans sur leur terrain, celui de la gestion et de l'entraide sociale, et les forcent à rentrer dans la course au radicalisme religieux, avec l'ambition de changer le visage de la société. Si les Frères musulmans se radicalisent trop, les militaires auront toute la marge de manœuvre voulue pour sauver le pays des griffes d'une dictature religieuse à l'iranienne. De fait, le parti des Frères musulmans sera contraint à un équilibre difficile entre une aile conservatrice extrémiste et l'armée soutenue par l'Occident pour incarner le rempart au fondamentalisme. La spirale islamiste créée par les États-Unis et l'Arabie Saoudite pour lutter contre l'Union soviétique sera finalement devenue l'outil d'une nouvelle forme d'autocratie bipolaire.

La générosité, l'égalité, la fête et l'humour qui caractérisent la culture populaire musulmane en Égypte, dominée depuis toujours par la pratique du soufisme, sont sous la menace des islamistes qui avaient déjà gagné du terrain ces dernières années. Ils vont maintenant pouvoir s'étendre plus encore dans l'espace public. L'obscurantisme qu'imposeront les intégristes à la société et la menace fasciste qu'ils feront peser sur l'espoir démocratique, avec la légitimité attribuée par ce même processus, seront les conditions qui permettront à l'armée de conserver l'étendue de son pouvoir. Et l'Occident, pour préserver la stabilité de la région, n'aura d'autre choix que de soutenir l'armée, comme il l'a toujours fait.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 107831 (XXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication